

Pot-pourri

Non, mon pot n'est pas pourri, et d'ailleurs pourquoi un pot-pourri serait-il pourri ? Une touche de (noire) poésie, d'abord : chez Allia (il paraît que l'éditeur, « situ » impénitent, a choisi cette enseigne en s'inspirant d'une marque de cuvettes de chiottes ; et, toujours « situ », il publie *Piet de Groofle général situationniste*, un entretien richement illustré sur ce général de l'armée de l'air, belge, toujours en activité), chez Allia, donc, une petite plaquette bilingue avec le poème d'Alexandre Blok *Douze*, écrit en 1918, commenté avec circonspection par l'auteur en 1920, un an avant sa mort à l'âge de quarante et un ans — et postfacé excellemment par le traducteur Olivier Kachkler, dont la traduction me paraît un tour de force, car Blok, adulé par les poètes russes, passe pour aussi intraduisible que Pouchkine.

Douze a la force d'un film d'Eisenstein, la férocité d'un poème de Brecht, mais après l'exaltation révolutionnaire et l'attente des barbares « Scythes » pour balayer le monde bourgeois, Blok, dégrisé, n'aspire plus qu'à la survie esthétique de son poème novateur (qui s'achevait paradoxalement après le « tra-ta-ta » des coups de fusil par un étrange : « À l'avant avec le drapeau sanglant [...] à l'avant Jésus-Christ. »).

De mon bric-à-brac — qui reflète l'actualité des parutions — je (re)sors *Une femme à Berlin/Journal 20 avril-22 juin 1945* en Folio. Je vous avais impérativement conseillé ce témoignage implacable d'une Allemande restée anonyme qui évoque au jour le jour le sort des civils lors de la chute de la ville, puis l'occupation russe avec ses viols systématiques. Il y a là une froide lucidité, une impartialité héroïque et un courage inouï dans l'aveu de ce qu'elle a dû accepter de subir. Cette fois, je ne vous pardonnerai pas de négliger ce document, qui, au-delà du témoignage, est — presque involontairement — d'une grande qualité littéraire.

Du fourre-tout des « poche » je sortirai *Les Mémoires d'un gastronome chinois*, de Lu Wen Fou (en Picquier poche), un subtil roman où, à travers les tribulations d'un restaurant, l'auteur retrace, sans en avoir l'air, l'évolution de la révolution chinoise. C'est si subtil que la censure n'y a vu que du feu : un régal.

Avec D. H. Lawrence, on oublie l'Histoire, même si *Lady Chatterley* est le symbole de la libération sexuelle, mais ce roman ne m'a guère touché (pas plus que la récente version télé de Pascale Ferran —

couverte de lauriers). Plus que ses romans, j'aime ses nouvelles. En voici trois en Folio 2 euros, dont la nouvelle-titre, *L'Épine dans la chair*, est d'une rare sobriété : un déserteur se cache chez sa fiancée, qui se donne à lui avant qu'il soit arrêté au matin. Dans *La Couleur du printemps*, il y a déjà — ou encore — le garde-chasse, sa cabane, mais l'héroïne me paraît bien plus fascinante, complexe et somme toute moins cucul que la célèbre Lady. Il y a beaucoup de fleurs (jonquilles et myosotis, bien sûr) et le style est aussi un peu fleuri. Dans la troisième histoire, Lawrence se replonge dans la sombre vie des mineurs de son enfance.

« Autrement » nous fait découvrir un troisième court roman de Kenneth Cook, ce romancier australien mort en 1987 à cinquante-huit ans, dont le puissant *Par-dessus bord* m'avait bouleversé : un pêcheur s'achète un plus gros bateau et est pris dans un engrenage économique (comme les victimes des « subprimes » aux USA). Puis ce fut *Cinq Matins de trop*, où la bière est l'agent destructeur. On boit encore plus dans *À coups redoublés*, ce qui faillit me faire abandonner, car, à part Fitzgerald et Malcolm Lowry, les piliers de bar m'intéressent peu (monotonie de leurs titubations), mais ici, la fièvre du samedi soir dans un hôtel-pub où hommes et filles avalent des litres et des litres de bière (il paraît que c'est banal en Australie) prend des proportions homériques, la violence devient ignoble, mais la victime désignée n'est pas celle qui va mourir, du coup, on bascule en quelques pages, les toutes dernières, dans une sorte de farce tragique, ce qui me fait penser que l'auteur n'est pas dupe de son récit réaliste et sait prendre des distances avec les brutes de son sanglant carnaval : grâce à un chat terrifié qui se réfugie dans un arbre, une mort incongrue déclenche — presque — le rire ou le ricardement.

J'ajoute que le héros est un tueur des abattoirs, ce qui nous vaut une description que je déconseille à Luce Lapin sous peine d'atroces cauchemars. On frappe à coups de cric, on viole une fille ivre morte, et pourtant je n'ai trouvé aucune complaisance malsaine dans ce traitement somme toute sobre de cette descente aux enfers (contrairement à ces thrillers à la mode qui me tombent des mains).

Finalement, mon pot-pourri, s'il n'est pas pourri, est plutôt un pot au noir. ■